

CAROLINE DE MULDER

Calcaire

roman



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur la route de Maastricht, une villa s'effondre brutalement, et son occupante occasionnelle, la fragile Lies, ne donne plus de nouvelles : son ami Frank Doornen la cherche partout. L'enquête de cet ancien soldat se tourne vers le propriétaire de la villa, amateur de jolies femmes et industriel véreux, qui stocke illégalement dans d'anciennes carrières de calcaire des déchets hautement toxiques pour l'environnement. Avec Tchipe, ferrailleur à la petite semaine et recycleur impénitent, Frank va s'aventurer dans les souterrains labyrinthiques à la recherche de Lies. Mais la jeune femme reste introuvable.

Une Flandre dézinguée et glauque abritant une société à la marge, où des femmes-enfants croisent des post-adolescents radicalisés ; une clique d'écolos alternationalistes installés là en protestation ; l'épouse de l'industriel retrouvée assassinée... Après le glamour désenchanté qui caractérisait son roman *Bye Bye Elvis*, Caroline De Mulder nous fait goûter, de son écriture âpre et sonore, au plaisir d'un conte noir aux personnages cabossés, où les ténèbres des galeries désaffectées reflètent celles des âmes.

CAROLINE DE MULDER

Née à Gand, Caroline De Mulder est professeur de lettres. Elle est l'auteur de Ego tango (Champ Vallon ; prix Rossel 2010), Nous les bêtes traquées (Champ Vallon, 2012) et chez Actes Sud de Bye Bye Elvis (2014).

DU MÊME AUTEUR

EGO TANGO, Champ Vallon, 2010 ; Babel n° 1298.

NOUS LES BÊTES TRAQUÉES, Champ Vallon, 2012 ; Babel n° 1437.

BYE BYE ELVIS, Actes Sud, 2014.

Photographie de couverture : © Ellen Kooi

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-07655-9

CAROLINE DE MULDER

Calcaire

roman

ACTES SUD

à Irène

I

ORDURE

∞. LA FILLE À L'ŒIL DE CHIEN n'entend pas le craquement, elle se regarde trop fort. Avec son œil battu, l'air de quoi. L'air de venir d'où elle vient. De la rue, du trottoir, l'air d'avoir passé du bon temps entre des mains lourdes. L'œil pisse une larme. D'un doigt précis elle écrase. Cette pute de larme empire les choses, fait couler le plâtras, abîme. Elle serre le pinceau un peu fort, se concentre, pose une nouvelle couche, et encore une. Prend courage, tout n'est pas perdu, se regarde comme si sa vie en dépendait. Elle n'entend pas. De jour, n'entend jamais les craquements de la maison. N'a pas remarqué les fêlures dans les murs. Cette maison bouge, elle vit, un peu fragilisée mais c'est du solide, a dit l'architecte venu constater un dégât des eaux. Il n'était pas inquiet. Normal, dans ces vieilles demeures – c'est le côté obscur de leur charme. Et que les portes s'ouvrent difficilement, qu'elles raient le parquet, pas d'inquiétude, un menuisier viendrait raboter, l'affaire de quelques heures, il en connaissait un très bien, au besoin – tenez mademoiselle voilà sa carte, et *de complimenten* à monsieur.

Dans le miroir d'acajou, elle ne pleure plus, ça ne sera rien, elle est sauvée ; l'œil de chienne est masqué,

la peau noire autour grimée de clair. Les marbrures ont disparu. Jeter un peu de poudre aux paupières. Poser une overdose de rimmel. Ça fait des faux cils presque, tant ça les rallonge, et ses regards prennent maintenant une profondeur dont elle n'est pas mécontente, sera-t-elle assez belle. Très belle et avec grâce elle lisse les cheveux qui dépassent de son chignon, une calamité ces mèches rebelles, ça fait négligé et elle veut la perfection sinon rien. Elle ne se doute pas qu'il lui reste neuf minutes, avant que la maison s'effondre tout entière, que les murs et les pierres se détachent et retournent vers la terre. Elle sourit déjà à celui qu'elle veut rejoindre. Sa vie jusque-là, un sale gâchis, pas eu de chance, mais la roue tourne. Merci le ciel merci. Cette fois elle sera à la hauteur.

Neuf minutes seulement mais elle ne le sait pas, et ne sait pas le fragile équilibre qui s'épuise et que les murs exercent une tension sur le plafond et que le sol va irrésistiblement tirer à lui les murs. Maintenant il suffit d'un rien et de peu de temps. Huit minutes. Mon Dieu et l'heure avance, elle ne veut pas le faire attendre. Que mettre, c'est insensé, cette armoire qui dégorge de fringues fines et sexy, mais rien ne va, frénétique elle fouille, vire au sol. Ce qui ne va pas, c'est qu'on les lui a payés, ces vêtements de pute. Elle est toujours en soutie-gorge et culotte. Sept minutes. Elle hésite, se décide à prendre les habits dans lesquels elle est arrivée, un jeans trop juste et un pull de strass blanc écorché. Le passé la rattrape de nouveau, pas pleurer, pas le temps. Six minutes. Enfiler tout ça. Cinq. Maintenant le rouge à lèvres, toujours à poser en dernier, c'est le plus délicat. Y aller sec, et intense elle manie le bâtonnet. Un craquement, plus fort, la déconcentre. Elle dérape. Quoi de

plus vulgaire qu'un rouge mal mis, et voilà qu'on y est, débordé, taloché. Qu'un coton-tige le fait s'étaler davantage. Elle efface trop fort. Cette rougeur lépreuse, un reste de maquillage ou le frottement? Quatre. Respirer. Respirer. Se refaire ce rouge. Le défaire. Elle démaquille sa bouche. Trois. Ça fait en pleine face une tache plus claire et désastreuse. Elle enlève le tout, le cirage chair, le fard pâteux, tombe le masque. L'œil de cocker repaît, et la marbrure sur la joue, la peau fine et le bleu du sang. Tant pis. Il l'aimera mieux ainsi. L'air d'une pauvre fille qu'il sauve, qu'il sauvera. Deux. Elle est prête. Juste les chaussures encore. Les affaires éparpillées, elle ramassera plus tard – te rejoindre, te rejoindre mon amour, je t'aime t'aime t'aime tant, elle sourit mais l'heure tourne.

Fragile sur ses talons hauts, le visage nu comme la main. Lies ferme la porte de la chambre. Chaque pas lui prend un peu plus d'une seconde, chaque marche un peu moins.

Il reste une minute.

1. TROP TARD PAUVRE CON. Sur le téléphone, 3 heures du matin passées. Pas vrai ça. Il ouvre grands les yeux, réveillé sur le coup. Se redresse tout habillé. Allume pleins feux. Balaie du bras gauche le cendrier, le tabac, l'herbe. Saloperie de dope. Et le mal de crâne encore là, en pire. Et merde. Pas d'appel en absence. Un message, 19 h 23 : elle aurait peut-être quelques minutes de retard. Lui, il était alors déjà tombé dans son trou, plus là pour personne. Pardon, Lies, pardon pardon.

Il lui écrit ça. Puis, Chérie je t'expliquerai demain. Il jette son téléphone, conneries tout ça. Expliquer quoi? Encore et toujours l'histoire de l'AVC, du mec diminué, qui souffre, et qui sans prévenir tombe dans des trous. Se multiplient ou quoi, censés s'espacer pourtant. Hier soir il était prêt à partir, rasé douché pimpant, à son mal de crâne près, toujours pareil, dans la nuque et le fond des orbites. S'est mis à fumer pour se soulager un peu, ça peut aider d'inspirer fort, et là le plongeon. Connard. Au lieu de faire le pauvre type, ferait mieux de freiner sur les drogues. Parce qu'à ce rythme-là, il va partir de la tête, ni une ni deux. Des absences que c'en devient effrayant, et il continue à se rouler dans la pelouse, se fume le gazon jusqu'à la racine.

Il reprend son souffle, ramasse son téléphone. Pourquoi Lies n'a-t-elle pas appelé. Sans doute en colère. Il lui laisse encore un message : Je passerai te voir demain matin mon amour, dors bien fais de beaux rêves. Il ramasse le cendrier, le tabac, le sachet d'herbe. Se roule un joint pour se calmer. Le respire bien profond. Ça va déjà mieux. Puis il enlève ses chaussures et sa chemise, froissée, la belle chemise blanche pour dîner avec Lies. Il prend sous son lit un matelas de mousse qu'il déroule. Commence à faire des pompes, sur un seul bras, le droit. Du côté droit, il est si fort qu'il broierait ses phalanges rien qu'en serrant le poing. Le bras gauche traîne au sol comme un poids mort. Demain, il lui achètera les fleurs qu'elle préfère, elle aime les fleurs, les roses les blanches les pastel.

2. L'HOMME AU BOUQUET avance de quelques pas. Dans sa main droite, des fleurs tête en bas. Il a laissé ouverte la portière de sa voiture. Le cœur partout, cognant les tempes, chargeant à coups. De la petite villa en pierres pâles, il reste quelques murs et un tas. Tas de pierres et de gravats, tas de rien. Broyée la Villa des Roses, à terre, des poutres, des châssis de fenêtres, une cage thoracique défoncée avec toutes ses côtes brisées. La structure de la toiture a tenu, mais elle mord la poussière, comme aspirée dans le sol. Une carcasse pulvérisée. 9 h 30. Cinq hommes casqués déblaient sans se presser – le soleil tape déjà, même au Limbourg c'est le mois de juillet – ils remplissent des brouettes qu'ils vident dans une benne. À l'étage, il reconnaît un pan de mur intact, blanc à rayures gris pâle, de la chambre à coucher. Il y avait un lit massif encadré de cuivre, une coiffeuse d'acajou couverte de maquillage, de flacons, d'adorables objets odorants, des fenêtres hautes qui le matin prenaient toute la lumière, leurs voiles trop longs traînaient sur le parquet antique.

Un des ouvriers s'approche de lui, "C'est vous l'expert?" L'homme au bouquet se tait longtemps, ne quitte pas des yeux le pan de mur, "Elle est où, l'occupante?" "Y a pas d'occupante, la maison était inhabitée, ils ont envoyé les pompiers hier soir. Monsieur, faut vous éloigner, parce que si près du chantier, y a des risques d'effondrement." Mais Monsieur s'approche, enjambe quelques décombres, drôle de type, avec son regard fixe, sa bouche bée. L'ouvrier retourne au travail, hausse les épaules quand ses camarades montrent d'un regard l'intrus, "Qui c'est çui-là, i veut quoi." Apparemment, il veut rester là. Son grand bouquet à la main, faire un

tour, puis un autre. Soulever de la caillasse du bout des souliers, comme s'il avait perdu quelque chose là-dessous. Scruter chaque débris. Il a un beau visage aguerri par des cheveux ras et, surtout, un peu asymétrique. Inquiétant, oui. Les ouvriers l'observent du coin de l'œil en travaillant mollement. Soulagés de le voir remonter dans sa voiture, une Peugeot 208, salut merci d'être venu et bon vent dans le dos *saluu en de kost en de wind vanachter*.

3. IL REVIENT deux heures plus tard. Se gare au même endroit. "Le mec au bouquet", dit un des travailleurs. Le bouquet est maintenant sur la banquette arrière. Les marguerites à souffrir, les myosotis à courber, les roses fraîches toujours comme le blanc des yeux. Le mec au bouquet fait un tour et encore un. Va inspecter le contenu de la benne qui s'est bien remplie. "Monsieur, vous êtes pas autorisé sur le chantier." Mais l'intrus s'en fout. Sourdingue peut-être. Ou dingo tout court. Recommence à tourner. "Y me fout le vertige putain." Au mieux il fume, au pire il tournicote, et c'est parfois les deux en même temps. Parfois il piétine dans la poussière. Il ramasse des cailloux. Il prend des photos. Bref, il ne part pas. Les ouvriers sont bien contents de se tirer de là, à 16 heures, en espérant qu'"i soye pu là demain matin".

Il s'en allume une. Partie, vraiment. Et où donc. Avec lui qu'elle devait partir. Tout était réglé. Dans le meilleur des cas, partie. Ce matin, sa voiture n'était plus devant la villa, il l'avait remarqué presque tout de suite. Et dire qu'il faut se réjouir : elle s'est tirée à temps, juste à temps. Ce connard de commissaire, qu'il a été voir à

Bilzen, l'a dit : c'est un effondrement accidentel, avec les vieux bâtiments ça peut arriver, et non il n'y aura pas d'enquête, la maison était inhabitée, le propriétaire l'assure, d'ailleurs les pompiers sont passés faire un tour, rien à signaler, c'est une affaire classée monsieur, après, vos histoires de cœur ne me regardent pas, autre chose pour votre service? Et c'était fini.

Dans la région, le propriétaire de la villa est de tous connu : Francis Orlandini, dont l'entreprise emploie une centaine de têtes dans le traitement des déchets. Un Italien de la première génération qui a bien réussi. On pardonne donc au bonhomme son mauvais néerlandais avec du poil dessus *met haar op*, comme on dit ici quand les gens ont un accent français. Et puis Orlandini a l'habileté d'intercaler dans son discours un peu d'italien, moins dérangent, c'est une circonstance atténuante, il donne du *ciao bella* à toutes les villageoises. Mieux que personne, Orlandini sait que la villa n'était pas inhabitée ; il y avait recueilli une pauvre fille qui n'avait nulle part où aller et lui, Frank Doornen, la lui prenait. Ma chérie où es-tu, un mot stp, juste pour me dire que tu vas bien. Il écrit ça, se matant, se mâchant le frein, mais juste après, il jette son téléphone par terre. Quand il le ramasse, la vitre est brisée. Juste un mot, stp mon amour, mais à cause de la vitre il ne voit plus ce qu'il écrit. Salope.

4. IL REVIENT le soir tard, 23 heures. Les fleurs à l'arrière sont cuites à cœur, dodelinent, même les roses, mollies du col. À travers la vitre, le soleil a tapé dessus tout l'après-midi. En sortant de sa Peugeot, il voit

tout de suite qu'il n'est pas seul. Il y a un homme avec une lampe torche dans la benne. Il s'en approche. L'individu se tourne vers lui. Cinquante peut-être, le cheveu poivre compté mais vaporeux. Même dans le noir on peut imaginer des yeux clairs trop sortis. L'homme dirige le faisceau vers le sol, pour ne pas l'éblouir. "Bonsoir monsieur le commissaire", dit-il ; il craint un flic en civil. "Bonsoir. Pas plus commissaire que vous. *Luitenant* Frank Doornen", dit Doornen. "*Skuseer, mijn luitenant*. L'armée est sur le pont, alors?" "Qui êtes-vous?" "On m'appelle Tchip, *mijn luitenant*, et je passais voir s'il n'y avait pas deux trois bricoles à récupérer. Mais pas grand-chose, presque rien." "Vous connaissez l'habitante de cette maison?" "L'habitante? L'actuelle? Ah non ça me dit rien. De toute façon il en est passé par ici, *mijn luitenant*, c'était le défilé, des nièces, des cousines, des secrétaires soi-disant, et toutes plus délicieuses les unes que les autres, mais c'était de passage, un après-midi de temps en temps. Ah ces Italiens, ils savent vivre! Toujours à pincer le chat dans le noir *de kat in het donker*. Et au village, ça cause ça cause, ça tarit plus, tous ces braves gens pensent que la joie doit être punie et qu'ils seront récompensés pour leur vie monotone. Ce matin encore, j'écoutais l'épicière, elle avait quelque chose d'enjoué dans la voix. Que bien sûr, c'est dommage, une si belle maison, mais quand même il s'en est passé des pas mûres là-dedans et à force de tirer le diable par la queue on finit par le prendre en pleine tronche." Tchip parle très vite, bon bec et langue pendue, remet couche sur couche à toute allure, "Et moi, j'ai fait le voyage pour rien, un vieux lecteur de DVD cabossé, un ordinateur d'avant-guerre. Par contre, on se sent jamais seul ici. Comme on se retrouve décidément, sur cette ruine, y en a des âmes en peine, à rôder. Avant vous, c'était

Mme Orlandini, tout un spectacle celle-là. Ce qu'elle faisait ici Dieu sait.”

Ils ont l'un et l'autre les pieds dans la poussière et l'air ne se rafraîchit pas. Tchip a une soif d'enfer, combien de temps encore, le pénible face-à-face avec ce *luitenant* de mes deux, qui sort d'où, avec son regard de grand malade et son espèce de tic du côté gauche de la face. Le voilà qui maintenant fixe le mur à l'étage, et toujours pas un mot, et enfin, “Vous connaissez Orlandini?” “Oh je le connais comme tout le monde le connaît ici. Un peu mieux, peut-être. J'ai travaillé pour lui, et maintenant c'est lui qui travaille pour moi. Drôle de zigue, hein?” À voir la tête du *luitenant*, il se sent encouragé, “Et pas pur sur l'arête *nie zuiver op de graat*, que voulez-vous, l'argent, tant d'argent vous gâche même les meilleurs, ah l'épicière a raison, si ces murs pouvaient parler! Sûrement d'en avoir trop vu qu'ils se sont écroulés! En fait, oui, indirectement, je sais pas mal de choses sur le bonhomme.” Tchip a toujours aussi soif, la discussion et les silences s'éternisent, “*Skuseer, mijn luitenant*, comment vous faites par cette chaleur, moi j'ai l'impression que toute la poussière du chantier vient me manger dans la bouche, tellement j'ai soif, permettez.” Et il sort de sa poche une mignonnette de vodka, en boit la moitié, à petits coups, d'un air recueilli, “Vous en voulez?” Le *luitenant* en veut, brutalement convivial, vide cul sec le reste de la bouteille. Il n'a pas l'air d'aller bien, au fait. “Merci, Tchip. La femme d'Orlandini est venue, alors?” “Oui. Première fois que je la voyais. À croire que son mari l'enferme, c'est ce qu'on raconte dans le village. Une apparition, vous l'avez déjà vue? Elle traînait ses mirettes aiguisées sur les restes de

la bicoque, ça devait lui rappeler des souvenirs. C'est ici qu'ils habitaient avant d'avoir fait construire leur grande villa moderne, un cube tout en verre, notez que ça change du style fermette, moi le style fermette me déprime. Enfin, quelqu'un est venu la chercher, une femme de chambre peut-être, ou une dame de compagnie, qui m'a jeté de sales yeux et a appelé par son nom Mme Orlandini. Et Louise Orlandini est montée dans la voiture sans faire d'histoires. Elle ne pouvait pas détacher le regard de cette ruine. Incroyable, n'est-ce pas, un jour ça tient, la minute d'après ça retourne en poussière. Faut dire qu'ici avec les carrières, tout est construit sur du vide. On marche sur du creux, sur des œufs, une coquille vide *mijn luitenant*, ici c'est pas le ciel qui nous tombera sur la tête, c'est nous qui tomberons la tête en bas."

5. LE PLÂTRE emmuré depuis un siècle est éparpillé. Broyé en gros gravats, il poudroie encore un peu, une buée au ras du sol. L'intérieur des murs cassés est ouvert à tous les vents, mais il n'y a pas un souffle, que la touffe qui écrase tout. Et la poussière continue à dégringoler en de fines rigoles fluides, attirées par le gouffre qui a avalé la moitié de la Villa des Roses. Une poussière d'apparence presque liquide coule vers le fond, et soulevées par l'oxygène, les particules les plus légères tourbillonnent dans la lumière de la lune, se déposeront quand, pour finir retourneront elles aussi à l'intérieur froid de la terre. La profonde crevasse attire tout ce qui, mort ou vivant, est mobile et délié et libre. Aspire dans son haleine glaciale et stagnante la chaleur du monde extérieur. La brèche éventre la terre et s'ouvre sur des milliers de kilomètres de galerie, le vide, l'immobile. Des

craquements. De légers bruits de chute, comme des cailloux qui tombent au fond d'un puits.

6. TOUTE CETTE POUSSIÈRE lui crame les yeux, à Frank Doornen, et le bruit du moteur lui arrache la tête. Il reprend en sens inverse le chemin de terre battue, s'éloigne de l'ancienne Villa des Roses. Tout près de la jonction et longeant la route, il y a les trois hangars d'Orlandini Environnement, flanqués de quelques réverbères, des taches plus claires dans la pénombre. Il passe devant presque chaque jour. Ce soir, il s'arrête, coupe le moteur. Les vitres sont baissées, mais il sent quand même la fragrance sucraillée des fleurs, à l'arrière. Bientôt, la camionnette de Tchib brinquebale, dépasse, disparaît en direction de Maastricht. Le silence revient. Grande gueule noire surmontée d'une lampe falote, quasiment invisible dans le paysage vallonné, l'entrée des carrières de calcaire, qui s'étendent de Riemst jusqu'au-delà de Maastricht. Orlandini en utilise une partie comme lieu de stockage. Pas beaucoup d'activité cet été – une grève des routiers, dont lui a parlé sa mère. Et la nuit, c'est désert. À l'exception notable de quelques surchauffés de la bouilloire qui, depuis trois jours, se relaient au bord de la route, avec une banderole blanc sur noir "Orlandini, roi des ordures" et en dessous, en plus petit, "Flandre nette!" Deux grands drapeaux, aussi : celui du NSA, rouge blanc noir en fond, avec le trident vert par-dessus, et le deuxième, noir avec le marteau et l'épée rouges. Une action écolo qui se veut radicale. La nuit, ces allumés roupillent dans une petite tente, ça fait sans doute partie d'un trip retour à la nature.